

Himalaya

une chaîne commerciale



Les récits des grandes ascensions himalayennes occultent assez régulièrement les détails pratiques, notamment le mercantilisme effréné qui caractérise la politique touristique chinoise. Olaf Candau revient de l'ascension du Cho Oyu. Il raconte son aventure. Et le gigantesque business alentour.

Ce matin-là à 9 heures, je fixe les 20 kilos de mon sac à dos sur le porte-bagages arrière de mon vélo et le sac de nourriture à l'avant pendant qu'une bande de chiens me casse les oreilles et se bat pour quelques femelles épuisées par une saison de chaleur bien remplie. Je quitte le village de Tingri qui s'étend sur un grand plateau face à la chaîne de montagnes la plus haute de l'Himalaya: Makalu, Lhotse, Everest, Cho Oyu. Tous des sommets au-delà de 8200 mètres. Le ciel est pur, comme presque tous les matins d'automne en Himalaya. Du centre du village, une mauvaise piste caillouteuse part au milieu du plateau aride, tout droit sur 50 kilomètres en direction du Cho Oyu. On ne peut pas se tromper. Elle ne dessert que deux villages. Puis il faut s'élever sur un col désertique jusqu'à ce qu'on rencontre le premier camp au pied d'un amas de moraines où s'arrêtent les touristes. Un poste militaire surveille cette vallée qui communique avec le Népal. Les Chinois ont encore taillé un semblant de piste qui bute sur un glacier. Là, les yaks prennent le relais des jeeps pour acheminer le matériel des expéditions jusqu'au véritable camp de base à 5600 mètres.

Ils sont partis avec mes chaussettes

A partir de cette altitude, on ne rencontre plus d'habitat permanent. Les gens sont seulement de passage: ils montent, ils descendent et proposent leurs services au plus offrant. A peine ai-je planté ma tente

que je me retrouve encerclé de "yakers" rappliquant de nulle part, mettant leur nez dans mes provisions, vidant ma bouteille, quémandant cigarettes, vêtements, chaussures et autres surplus. Au retour, les expéditions laissent toujours pas mal de choses. Quant à moi, je n'en suis qu'au début. Du coup, dépités, ils sont partis avec mes chaussettes qui séchaient sur un fil! Le lendemain matin de bonne heure, je planque mon vélo, mes chaussures et un peu de matériel dans un renforcement de la montagne avant de continuer mon itinéraire avec le sac sur le dos. Au retour, je retrouverai en effet mon vélo cadencé mais pas les chaussures ni le matériel! Sûrement un yak.

300 tentes et moi et moi

Le chemin longe à présent un glacier dentelé qui se jette dans un lac de couleur marron. Sur ma route, je croise de gigantesques caravanes de yaks chargés de bouteilles de gaz vides, de tentes, de tables, de chaises, de cordes, de bouteilles d'oxygène et de bière qui redescendent du camp de base. Deux himalayistes italiens qui ont échoué avant le sommet me donnent quelques informations: "Là haut, tout le monde est en train de plier bagage, c'est fini! Cette année, il y a eu énormément de monde. Probablement plus d'une cinquantaine d'expéditions: 300 tentes au camp de base. Les

>> COMBIEN ÇA COÛTE ?

Le Cho Oyu étant un 8000 "facile", de nombreuses agences népalaises le proposent pour tout un chacun, même sans expérience. Il suffit de payer.

- Il existe plusieurs formules de "tout compris" (déplacements, matériel, encadrement, permis et photo-souvenir).

* version économique: 10.000 euros, environ ;

* version luxe (oxygène, nourriture raffinée, etc.): 13.000 euros, environ ;

- Pour les indépendants, un permis d'ascension est nécessaire: 10.000 US\$ côté népalais et 6.000 US\$ côté tibétain. (50 000 US\$ pour l'Everest !)

- Pour une expédition de 7 personnes, compter environ :

* 3 guides népalais expérimentés

* 5 porteurs d'altitude

* 2 cuisiniers

* 1 officier de liaison qui veillera au respect de l'itinéraire et des dates

* 30 à 40 porteurs, ou 20 à 25 yaks selon l'itinéraire d'approche.

Aussi, en 2006, profitez de l'offre exceptionnelle de 50% de réduction sur le permis du Manaslu à l'occasion du cinquantième anniversaire de son ascension! (C'est ce que claironnent les agences de Katmandou).



**Bienvenue au
camping d'Arcachon**

conditions ont été bonnes; mais il fait désormais trop froid... J'arrive néanmoins au camp de base à la nuit tombée: une trentaine de tentes sont éparpillées dans des éboulis sommairement aménagés en terrasses d'une longueur effrayante. La plupart des résidents de ce curieux camping semblent effectivement attendre le prochain convoi des yaks. De là, on voit le sommet. Le Cho Oyu n'est pas le plus impressionnant. Il s'élève au-dessus de pentes de neige régulières, coupées par quelques ressauts un peu plus inclinés. Cela a l'air facile comparé à la montagne voisine, un 7800 mètres, dont l'immense paroi quasi verticale procurerait des sueurs froides à n'importe quel grimpeur. Là encore, je ne reste pas longtemps sans faire des connaissances. D'abord, avec un cuisinier tibétain qui veut me vendre une bouteille de gaz à prix d'or; puis avec un autre Tibétain qui propose de porter mon sac pour n'importe quelle destination, et enfin avec un troisième qui veut me servir de guide. En visitant les lieux, je trouve même des carottes abandonnées dans un ancien campement. Outre le business, il règne une ambiance particulière dans ces camps de haute altitude. Tout le monde

tue le temps en jouant aux cartes et en buvant du thé. Je suis surpris de trouver l'endroit relativement propre contrairement à d'autres camps de base. Le soir venu, des Anglais redescendus victorieux de la montagne, s'appliquent à fêter dignement l'événement. Les canettes de bière s'entrechoquent au son du récit de leur rocambolesque ascension. Demain, ce sera mon tour. Dehors la neige tombe à gros flocons.

Suivez la corde

Quatre heures du matin: je m'élançais dans l'obscurité malgré les dix bons centimètres de neige fraîche qui recouvrent la piste longeant le glacier-dentelle, pour arriver dans les premières pentes. Je me sens à pied d'œuvre! J'avalais sans problème la longue pente en rochers et éboulis pour déboucher sur la ligne de crête où est installé le Camp 1, à 6400 mètres d'altitude. Je ne m'arrête que pour chausser les crampons. Des drapeaux à prière flottent parmi quelques tentes probablement abandonnées. La neige est dure et le temps parfait, pas de vent. Je continue jusqu'au Camp 2. A ma grande surprise, je trouve des cordes fixes sur la

moindre pente. Ces passages sont si faciles que je n'ai même pas dû sortir mon piolet. Tout cet équipement me paraît vraiment exagéré. Plus haut, je tombe sur le fameux "Ice fall" (chute de glace). Il faut comprendre qu'un "Ice Fall" est absolument nécessaire pour asseoir la dignité d'un 8000 mètres en Himalaya. Question de prestige. Un peu comme la bague du jeune marié. Alors ici, on a baptisé de ce nom un vieux sérac recouvert de neige dont la principale difficulté consiste à savoir si on va le franchir tout seul ou en se servant de l'inévitable corde fixe. Le manque d'oxygène commence à me ralentir sérieusement quand j'arrive le camp 2 à 7200 mètres d'altitude. Personne. Excepté les corbeaux qui se partagent les poubelles abandonnées. Il faut dire que d'énormes quantités de détritiques attendent que les premières neiges hivernales les recouvrent pour quelques décennies. Pour réapparaître un jour au bas du glacier. Beauté de l'himalayisme! Où sont les grimpeurs en osmose avec leur milieu? Le respect de la montagne ne semble pas non plus une préoccupation majeure pour les Népalais et des Tibétains qui les encadrent. Bien



**Olaf Candau au maximum
de la montagne**

sûr, on connaît les raisons de ces déviations: profit rapide, égoïsme, fainéantise. De la même façon que nous avons rendu les Alpes accessibles à tous avec nos téléphériques et nos itinéraires balisés et suréquipés, les Népalais sont en train d'aménager leurs 8000 mètres comme un gigantesque parc d'attractions: oxygène en bonbonne, cordes fixes, porteurs d'altitude, yaks, tentes duplex, bière, bouffe occidentale et bien sûr l'indispensable téléphone satellite! J'éprouve ce mal de tête caractéristique de la haute altitude tandis que je cherche une place à l'écart des immondices pour planter ma tente. Le soleil tape fort. Avec les chants des corbeaux, on se croirait au camping d'Arcachon! Puis, j'assiste au spectacle fabuleux du coucher de soleil qui laisse en balance la brillance des sommets et l'obscurité profonde qui envahit déjà les vallées. Ensuite, c'est la caillante! Je me glisse dans le duvet avec tout ce que je peux encore enfile, y compris les chaussons des grosses chaussures et les réserves d'eau à garder au fond pour éviter qu'elles ne gèlent, mais revers de la médaille elles me pompent ma propre chaleur. J'ai aussi pris la précaution de glisser ma montre sous mon bonnet afin d'être sûr de l'entendre le lendemain matin, puis j'écoute calmement le vent glisser sur ma tente.

Quelques flocons tombent. Je ne suis pas si mal finalement, à peu près au chaud. Juste un peu tendu par le programme de demain (*).

La meilleure façon de marcher

Le jour suivant, mon mal de tête a disparu. Le ciel est d'une pureté impeccable et je tiens une forme éblouissante, il faut même que je me freine. Il fait encore nuit lorsque je parviens au Camp 3 logé à 7.800 mètres. Sur cette arête exposée au vent, je distingue deux tentes abandonnées. Le froid commence à mordre sérieusement malgré mon masque de ski et ma capuche rabattue. L'arête se termine devant une barre rocheuse qui ceinture toute la face ouest. Une cheminée en beau granit offre un point faible dans la muraille. Devant l'obstacle, mon esprit est embrumé et je ressens nettement les effets narcotiques de l'altitude. Mes neurones manquent cruellement d'oxygène. Je fonctionne en pilote automatique; juste assez lucide pour avoir conscience de la baisse de mes facultés intellectuelles. Il serait certainement préférable d'attendre le lever du jour pour ce passage, mais le bon rocher ne présente pas de difficulté majeure, et puis... et puis, il y a une corde fixe! En

écartant les pieds de part et d'autre de la cheminée et en prenant garde à ce que les crampons ne ripent pas, j'attrape d'une main la corde et de l'autre les becquets. Le vent soulève des volutes de neige légère devant ma frontale et les petites coulées tombent dans la cheminée. Ambiance ! Ce passage me procure un vrai plaisir ; pour la première fois, je ressens une sensation grisante. En fait, c'est le seul passage qui nécessite un tant soit peu de technique d'escalade. Je suis donc soulagé d'arriver en haut mais un peu déçu aussi de devoir reprendre mon rythme de marcheur. Heureusement, le jour se lève, appliquant ses couleurs pastel sur tous les versants exposés à l'Est. Pour être franc, je ne contemple guère la beauté des lieux, car l'essentiel à ce moment-là, c'est de progresser; d'autant plus que cela devient de plus en plus difficile. Un pas, 2 pas, 3 pas, 4 pas. Que faire? M'arrêter? Non, encore 5 pas. Je ne sais pas comment m'organiser pour apporter suffisamment d'oxygène à mes muscles. Ce n'est pas tant le souffle qui fait défaut. Mais on ressent un état général de déficience, comme dans le cas d'une grosse grippe. Chaque mouvement est laborieux et coûteux. Cela me fait penser aux cauchemars dans lesquels

(*) On peut lire la totalité du récit sur le site : <http://candau.perso.cegetel.net.perso.cegetel.net/>

on n'arrive pas à courir. Cependant, après une petite pause, tout va mieux... du moins pour les trois premiers pas ! Mais aussitôt après, cela redevient pénible. Peut-être devrais-je essayer d'avancer plus lentement? Mais c'est bien plus compliqué que cela. Avec la diminution de puissance consécutive à la raréfaction de l'oxygène, on ne dispose que de peu d'énergie. Or, les muscles possèdent une plage relativement limitée de fonctionnement efficace en termes de vitesse de contraction. Si on réduit trop sa vitesse de déplacement, la vitesse de contraction des muscles extenseurs s'éloigne trop de sa valeur optimale et l'on ressent clairement l'inefficacité de la méthode. Puis c'est également une question d'équilibre car, à trop vouloir réduire son allure de marche, il arrive un moment où l'on consomme plus d'énergie pour rester debout que pour progresser. J'utilise donc le peu d'oxygène qui me reste pour tenter de trouver un bon compromis et opte finalement pour un rythme alterné: 10 pas, 5 secondes de repos suivies de 10 secondes de balancement de pieds et de mains en prenant soin de garder le dos exposé au vent car maintenant je lutte en plus contre le froid notamment en raison de mon équipement relativement léger par rapport aux autres grimpeurs que j'ai pu croiser. Jamais de ma vie, je n'ai progressé aussi lentement. Heureusement, je remarque que la pente s'adoucit progressivement tandis que j'aperçois le sommet sur ma gauche! Rectification: je me souviens soudain de cette *anté-cime*, le vrai sommet se situant plus à droite. Plein sud. Le soleil brille à présent et diffuse une chaleur bien plus intense dans mon esprit que dans mon corps. Je me retourne et mesure d'un coup combien je



Mon sherpa à pédales

suis monté haut. Tous les sommets voisins qui m'ont tant impressionné se trouvent bien là mais encore dans l'ombre. Je suis au-dessus. Le sommet n'arrive toujours pas et pourtant la pente continue de s'adoucir. Où est-il? Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est et je divague un peu. Je me demande parfois pourquoi je suis en train de marcher ici, tout seul sur cette surface lisse, livrant bataille aux Cyrus allongés comme des torpilles qui me passent au ras des oreilles. Je finis par réaliser que je marche depuis un certain temps sur du plat. Je fais un tour sur moi-même pour être sûr de n'avoir pas manqué le sommet et j'aperçois enfin un bâton planté au beau milieu de cette étendue blanche avec des drapeaux à prières accrochés dessus. Ma

première réaction est de me demander ce qu'un tel fanion fait à cet endroit. Ce n'est pas du tout l'idée que je me fais d'un sommet himalayen. Mais je dois me rendre à l'évidence, il n'y a aucun point plus haut que ce bâton. Je suis arrivé. Un peu surpris de ne ressentir aucune autre émotion que le soulagement, je me rapproche des drapeaux à prières sans oser toucher le mât de peur de rester collé au métal. J'ai en tête l'image de mon père sur les sommets de l'Oisans avec ses Knickers, sa doudoune orange rapiécée de sparadraps, ses chaussures rouges à semelles vibram, ses lunettes de glacier en forme de balles de tennis et son expression de satisfaction particulière. C'est probablement ma tête à présent. **Olaf Candau**

STOTT PILATES®...vos clients l'exigent!

Soyez les premiers en France à devenir
instructeur certifié Stott Pilates



FORMATION TAPIS ET REFORMER
du 3 au 18 février 2006

Stéphane André
maître entraîneur

21 rue des Coutures, Meudon Bellevue
☎ 06.82.94.84.67 info@stottpilatesparis.com



STOTT PILATES photography © Merrithew Corporation